

- Rodríguez Monegal, Emir. *El boom de la novela latinoamericana*. Caracas: Tiempo Nuevo, 1972.
- Sarduy, Severo. *Cobra*. Buenos Aires: Sudamericana, 1972.
- Showalter, Elaine. *A Literature of Their Own*. 1a ed. 1977. London: Virago, 1979.
- Skłodowska, Elzbieta. "Transgresión párodica de la forma policial," *La parodia en la nueva novela hispanoamericana (1960-1985)*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins Publishing Company, 1991.
- Souza, Raymond D. *La historia en la novela hispanoamericana moderna*. Bogotá: Tercer Mundo Editores, 1988.
- Swanson, Philip. *The New Novel in Latin America. Politics and Popular Culture after the Boom*. Manchester: Manchester UP, 1995.
- Todorov, Tzvetan. "Las categorías del relato," *Análisis estructural del relato. Comunicaciones 8*. 1a. ed. 1970. Trad. Beatriz Doriots. Roland Barthes et al., eds. Buenos Aires: Tiempo Contemporáneo, 1974.
- Valencia Solanilla, César. "La novela Colombiana después de Macondo." Ponencia en Ciclo de Conferencias, Ibagué, Colombia, Septiembre 6-28, 1986.
- Vidal, Hernán. *Literatura hispanoamericana e ideología liberal: surgimiento y crisis: una problemática en torno a la narrativa del Boom*. Buenos Aires: Hispamérica, 1975.
- Viñas, David et al., *Más allá del Boom*. Literatura y mercado. Ciudad de México: Marcha, 1981.
- Volek, Emil. *Literatura hispanoamericana entre la modernidad y la postmodernidad*. Bogotá: Unalcol, 1994.
- Williams, Raymond L. *The Postmodern Novel in Latin America. Politics, Culture and The Crisis of Truth*. N. Y.: St. Martin's Press, and London: Macmillan, 1995.

This Year's Booker Prize Winner

The Booker prize for the best novel in English of 1999 was awarded to the South African writer, J.M. Coetzee, for his book, *Disgrace*. This tautly written and extremely compelling novel tells the story of David Lurie, an embittered professor at the Technical University of Cape Town, who has a weakness for sleeping around. After an affair with a student, he is accused of abuse. Resigned to his disgrace, he travels to the Eastern Cape, where his daughter, Lucy, has been living alone on a small holding. Their relationship has never been easy, but it is made much harder by an attack at the farm in which Lucy is raped.

The author, J.M. Coetzee, has written a number of other major novels, including *Foe* (1986) and *The Life and Times Of Michael K*, for which he was awarded the Booker Prize in 1983. He is the only author to win this most prestigious literary prize twice.

Conference Review: La traductologie et la linguistique contrastive vues dans une perspective nordique-française (Nordisk Forskarkurs à Växjö (Suède) du 30 mai au 3 juin 1999).

C'est au fin fond de la province du Småland que s'est déroulé, du 30 mai au 3 juin 1999, un colloque portant sur la traductologie et la linguistique contrastive, vues dans une perspective nordique-française.

C'est à l'Université de Växjö que revient l'initiative de ce colloque, dont la réalisation a été rendue possible grâce au programme proposé par *NorFA* (Nordisk Forskerutdanningsakademi). *NorFA* a fourni les moyens financiers indispensables pour que l'on puisse mener à bonne fin cette entreprise et l'Université de Växjö a également bien voulu y contribuer financièrement. Les enseignants de français de l'Université de Växjö ont assumé la responsabilité entière de l'organisation du colloque.

NorFA, qui se trouve à Oslo, est un organisme qui implique tous les pays nordiques et qui a pour but de faciliter la réunion de chercheurs déjà attirés, de chercheurs qui viennent de soutenir leur thèse (postdocs), de doctorants et d'étudiants qui se proposent de commencer des études en vue d'un doctorat.

D'après les principes établis par *NorFA* pour ces colloques, le rôle des chercheurs attirés est de servir de «professeurs», chacun assumant par exemple la responsabilité scientifique d'une journée pendant le colloque et donnant ainsi la possibilité aux autres participants de poser des questions et de soulever des problèmes d'intérêt général. Le rôle des postdocs est en premier lieu de présenter leurs thèses, en rendant compte de l'objectif, de la méthode et du résultat auquel leurs recherches ont abouti. Les doctorants, eux aussi, sont censés participer activement au colloque en faisant des présentations de leurs travaux en cours. (La participation à ce colloque est d'ailleurs censée être formellement intégrée autant que possible dans leur formation de chercheurs.)

Constatons tout d'abord que ce «mélange» entre chercheurs chevronnés et chercheurs apprentis a été une réussite : il a donné lieu à des discussions très enrichissantes et très vivantes et il a, certes, servi de source d'inspiration aux chercheurs apprentis. Le colloque a d'ailleurs donné à ceux-ci l'occasion de se familiariser, dans des circonstances extrêmement favorables, avec «la culture» propre aux colloques, expérience qui leur sera sans aucun doute utile dans les années à venir.

Ce colloque visait donc les universitaires des pays nordiques faisant des recherches sur différents aspects de la traduction des langues nordiques en français. Lors de ce colloque, les participants ont eu l'avantage incontestable d'échanger des points de vue avec des collègues de tous les pays nordiques – dont certains étaient d'origine française – se consacrant, dans un sens large, au même domaine de recherche. Il est à supposer que, grâce à ce colloque, des contacts se sont établis qui, dans l'avenir, seront d'une grande valeur.

La langue utilisée pendant le colloque était en premier lieu, cela va de soi, le français mais on s'est également servi des langues scandinaves quand cela a semblé le plus naturel. Suivant la nature du sujet traité, on a choisi la langue la mieux appropriée.

NorFA tient à ce que les colloques aient lieu en internat, à distance des grandes villes qui risqueraient de détourner l'attention, pour que des relations chaleureuses et confiantes puissent se développer entre les participants, chose qui favorise, on le sait, les contacts durables. Cet objectif a certainement été atteint dans ce cas-ci : les participants, qui étaient au nombre de dix-neuf, ont passé cinq jours à *Asa Skogsvårdsgård*, un vieux manoir restauré et transformé en centre de conférences, qui se trouve en pleine forêt smålandaise, à quarante kilomètres environ de Växjö. Le fait que le nombre des participants était restreint a également contribué, il est vrai, à l'ambiance agréable et familière dans laquelle s'est déroulé ce colloque.

Les participants venaient, on l'a déjà dit, de tous les pays nordiques (sauf l'Islande), chacun d'entre eux ayant été choisi en fonction de son domaine de recherche spécifique. C'est le titulaire de la chaire de langue française de l'Université de Växjö, Olof Eriksson, qui a été responsable du choix des participants et, en faisant ce

choix, il a essayé d'obtenir une aussi grande variation que possible quant aux domaines d'intérêt représentés. Tous les participants semblaient être d'avis que cet effort de variation avait contribué de façon décisive à l'animation des débats et au grand éventail de points de vue avancés. La vaste gamme de spécialités dans le domaine de la traduction représentée par les participants a ouvert, à elle seule, beaucoup de nouvelles perspectives.

C'est Rune INGO, professeur de finnois moderne et responsable de la formation de traducteurs (entre le finnois et le suédois) à l'Université de Vasa (Finlande), qui a été chargé de la première journée du colloque. Le titre de la conférence de Rune Ingo était *Les quatre aspects fondamentaux de la traduction*, à savoir la structure grammaticale, la variété linguistique, la sémantique et la pragmatique; ce sont là des aspects qui concernent, à un degré plus ou moins élevé, tous les textes, a souligné le conférencier.

R. I. a commencé par faire un bref compte rendu de l'évolution des théories sur la traduction depuis la fin de la seconde guerre mondiale, époque où la traductologie s'est établie en tant que science, jusqu'à nos jours. On peut constater que, d'une façon générale, il y a eu un mouvement «vers le traducteur» pendant cette période : dans les années cinquante, l'approche prescriptive était prédominante; celle-ci a été suivie d'une approche descriptive et, de nos jours, on peut parler d'une approche explicative. Les linguistes de la «première» période (p.ex. Catford) ont soutenu que l'on traduit des éléments textuels, cherchant ainsi à résoudre les problèmes de traduction dans un cadre purement linguistique; ensuite, la sociolinguistique (représentée par Nida et Taber entre autres) est entrée en scène, faisant valoir l'importance du message dans le domaine de la traduction. Il y a eu après cela différentes théories sur la traduction qui ont voulu marquer une rupture nette par rapport au passé; c'est le cas par exemple du *skopos* et du *think aloud*. Ainsi, le *skopos* rejette la base linguistique en attirant l'attention sur le but et l'intention de la traduction et sur les facteurs culturels : la traduction est, dit-on, un transfert culturel, non pas un transfert linguistique. La théorie du *think aloud*, d'autre part, souligne en particulier l'importance du traducteur; dans le cadre de cette théorie, on aspire entre autres à savoir ce qui se passe dans la tête du traducteur et l'on pourrait dire, si l'on veut, qu'il y a ici une approche neurologique.

On peut constater, disait R. I., que le concept de traduction a reçu une définition de plus en plus large au cours des années. Aujourd'hui, traduire, c'est élaborer, changer, ajouter, modifier, supprimer, tandis qu'avant, l'essentiel était de rester fidèle au texte d'origine. Ceci n'empêche pas que la définition du terme *traduction* reste problématique et que la définition définitive, s'il y en a une, est encore à trouver. De son côté, R. I. soutient qu'«une traduction doit être aussi exacte que possible, aussi libre que l'exige la situation», en précisant que «l'exactitude n'est pas un but en soi, mais [qu']il faut savoir distinguer une traduction d'une interprétation».

Ensuite R. I. a parlé des facteurs situationnels qu'il faut prendre en compte en parlant des possibilités et des contraintes liées à la traduction. Il s'agit des facteurs suivants :

Les langues en question. Les langues impliquées ont, cela va sans dire, une importance capitale pour la fidélité de la traduction : plus deux langues se rapprochent, plus la traduction de l'une à l'autre devient facile.

Le genre de texte. Le genre d'un texte influe considérablement sur la possibilité de le traduire. Un texte technique, par exemple, se prête mieux, le plus souvent, à une traduction (pourvu que le traducteur connaisse le domaine dont il s'agit) qu'un texte littéraire où les questions d'ordre stylistique, etc., ne cessent de poser des problèmes.

Le contexte culturel. Le contexte culturel est un facteur situationnel important. Comment traduire un concept bien connu dans la culture de départ mais qui n'existe pas dans la culture d'arrivée? Un terme comme *sauna*, par exemple, ne peut guère être traduit dans une langue dont les utilisateurs ne savent pas ce que c'est qu'un sauna – à moins qu'on ne se serve de la note en bas de page, ce qui est toujours une solution de fortune (soit dit entre parenthèses que le sauna, bien entendu, est aujourd'hui un phénomène connu dans beaucoup de pays situés loin de la Finlande).

On peut encore citer en exemple les allusions faites à la Bible ou bien les messages publicitaires qui peuvent être très difficiles à transmettre d'une culture à une autre.

Les médias. La traduction d'un texte dépend aussi, plus ou moins étroitement, du média où celle-ci va être présentée. Est-ce que le texte traduit sera «lu» à haute voix, comme au théâtre, ou bien sera-t-il présenté uniquement par écrit? Les circonstances seront-elles formelles, comme dans une revue scientifique, ou plutôt détendues? Voilà des questions qu'il faut également prendre en considération dans la situation de traduction.

Le groupe de personnes visé. Le groupe auquel un texte traduit s'adresse est évidemment d'une très grande importance pour le traducteur. On ne s'adresse pas de la même façon, on le sait, aux enfants et aux adultes; un texte dont le but est d'atteindre le grand public ne doit pas avoir les mêmes caractéristiques qu'un texte destiné à des spécialistes.

La mode de la traduction. La mode fait aussi partie, dans une certaine mesure, de l'activité traduisante. La mode peut «prescrire» des traductions libres, des traductions exactes ou bien des traductions neutres, chose qui influence naturellement les traducteurs, du moins certains d'entre eux.

Les traducteurs. Tout traducteur a sa propre personnalité qui se reflète, plus ou moins, dans ses traductions. C'est son attitude à l'égard de la dichotomie bien connue entre *sourciers* (ceux qui respectent en premier lieu la langue source) et *ciblistes* (ceux qui respectent en premier lieu la langue cible), qui décide du «profil» des traductions. Disons à ce propos que certains traducteurs veulent marquer le texte de leur propre personnalité, que d'autres le font sans le vouloir et que d'autres encore se retirent discrètement derrière l'auteur du texte d'origine.

En concluant, R. I. a tenu à souligner que la traductologie doit porter sur la langue, non pas uniquement sur la culture. La langue reste l'outil principal de la traduction, outil qu'il ne faut jamais cesser de respecter.

Philippe BOUQUET, traducteur littéraire bien connu du suédois au français et ancien professeur de langues et littératures scandinaves de l'Université de Caen (France), a été chargé de la seconde journée du colloque. Sa conférence portait sur *La traduction littéraire – plaisirs, problèmes et stratégies*. P. B. a commencé par souligner qu'il n'est décidément pas un théoricien de la traduction et qu'aucune théorie ne l'a jamais aidé dans son travail de traducteur. La traduction, pour lui, est un vice dont il ne peut pas se passer, un véritable plaisir donc. La patience et la ruse, voilà deux qualités indispensables au bon traducteur, dit-il. («Översättning är list, last och lust.» («La traduction, c'est ruse, vice et plaisir.»), voilà ses propres mots.)

P. B., qui se sert volontiers de métaphores en parlant de la traduction, voudrait qualifier l'activité traduisante d'*existentialiste* : on n'arrête pas de faire des choix, l'acte du traducteur se fonde sur la notion même de choix. Tout d'abord, il faut choisir quel livre traduire. P. B., pour sa part, ne veut traduire que des livres qu'il admire : la traduction d'un livre, c'est un traitement impitoyable, fait-il remarquer, il faut donc choisir des textes susceptibles de survivre à ce traitement impitoyable. Il lui importe également d'avoir une relation affective avec les textes qu'il traduit; c'est comme le mariage, dit-il, il faut de l'amour pour que la traduction survive, et il faut savoir vivre ensemble jour et nuit avec ses traductions en cours. Un autre choix qu'il faut faire, c'est le public pour lequel on traduit. Pour faire une bonne traduction, il est nécessaire de savoir à qui l'on s'adresse, de savoir entre autres quelle langue on doit utiliser en s'adressant à un public donné. Un choix peut-être un peu plus surprenant, mais dont P. B. a souligné l'importance, c'est le choix de l'éditeur. Un éditeur, dit-il, peut tuer un livre, voilà pourquoi le traducteur doit choisir son éditeur avec beaucoup de soin. Selon lui, les éditeurs doivent mériter les textes qu'ils publient de même que les traducteurs ceux qu'ils traduisent.

P. B. compare volontiers l'acte de traduire avec une maternité. Au bout de celle-ci, il y a un enfant qu'il faut suivre pendant toute sa vie et certains enfants, à l'instar des traductions, s'en tirent mieux que d'autres! Le traducteur est pour ainsi dire un «attaché de presse» qui accompagne le livre pendant son existence : il essaie de

faire parler du livre pour qu'il germe et qu'il pousse. Le pire, c'est qu'un livre soit passé sous silence, fait remarquer P.B.

P. B. tient à souligner qu'un livre est un tout dont il faut se pénétrer soi-même afin de pouvoir bien le restituer. Il considère la traduction comme un art, non pas comme une science, où il n'y a pas de solutions passe-partout, mais seulement des solutions particulières. En guise d'exemple, il a pris le terme suédois *långtan* qui manque d'équivalent direct en français. Dans ce cas-ci, on doit chercher des solutions différentes suivant que le contexte change, le mot étant coloré différemment par le contexte. Le mieux, dit-il, c'est quand le mot se retrouve dans le texte à plusieurs reprises, si bien que le traducteur peut en exploiter toutes les possibilités, donnant ainsi une «vue d'ensemble» à peu près fidèle.

La traduction est un travail d'humilité, selon P. B. Dans ce contexte, il attire l'attention sur l'importance qu'il y a à se tenir au même niveau que le texte qu'on traduit, donc à ne jamais chercher à l'améliorer. (A ce propos, il ajoute d'ailleurs qu'un mauvais livre doit être mal traduit, sinon on trahit sa mission de traducteur.) Un traducteur ne doit jamais cesser d'être conscient de ce qu'il fait, sinon il risque de se trahir lui-même aussi bien que le texte d'origine. Il n'y a pas non plus de traduction définitive. Toute traduction est relative, elle peut toujours être améliorée, étant donné que les traductions vieillissent plus vite que les textes d'origine. Il ne faut jamais oublier que le traducteur travaille dans le temps, souligne P. B.

De l'avis de P. B., le traducteur doit être reconnu comme co-créateur. Voilà où se situe la fierté du traducteur, dit-il, ainsi que sa responsabilité. Le problème insoluble auquel se trouve confronté sans cesse le traducteur, c'est le choix entre la fidélité au texte d'origine et la lisibilité du texte traduit. Certains auteurs, on le sait, présentent moins de problèmes que d'autres : Stig Dagerman, par exemple, dont la prose intellectuelle ressemble à celle d'un écrivain français, est relativement facile à traduire et permet au traducteur de faire des traductions fidèles. Normalement, les écrivains sont conscients de la relativité de la littérature, sachant qu'un livre doit se présenter d'une autre façon en traduction qu'en original. Ils sont d'habitude (s'ils sont encore vivants, cela va de soi) compréhensifs quand on traduit leurs livres, dit P. B.; par contre, il peut être très difficile d'avoir affaire aux héritiers d'un écrivain!

Le traducteur doit savoir s'identifier au texte et en même temps s'en distancier, à l'instar d'un acteur (cf. Diderot, *Le paradoxe sur le comédien*). La littéralité du texte ne doit pas trop influencer le traducteur, qui doit s'efforcer de trouver des équivalents; sinon il risque de tomber dans le piège des calques, fait remarquer P. B. Il importe de trouver les modes d'existence de l'œuvre dans la langue d'arrivée, c'est-à-dire le rythme, le ton, le style. L'essentiel, soutient-il, c'est de trouver le rythme d'un texte. Il faut pratiquer «la technique du nageur» en traduisant : faire la planche en se laissant porter par le texte, essayer d'oublier qu'on traduit! Voilà des choses importantes pour que le texte traduit puisse atteindre un haut degré de fonctionnalité dans la langue d'arrivée. Le meilleur compliment que l'on puisse faire au traducteur, c'est qu'il ne se voit pas dans la traduction. La présence du traducteur doit toujours rester discrète.

Parmi les difficultés purement linguistiques que rencontre le traducteur, on trouve la traduction de la voix passive, beaucoup plus fréquente en suédois qu'en français, la prédilection du français pour les substantifs abstraits par rapport au suédois, le caractère figé du groupe nominal substantif+adjectif en français et les mots composés suédois dont la souplesse manque tout à fait en français. Une autre difficulté, ce sont les jeux de mots; là il y a deux solutions possibles : ou bien avoir recours à la note en bas de page, ou bien pratiquer la «compensation» (c'est-à-dire «prendre sa revanche» à un autre endroit du texte). Les citations, elles aussi, peuvent causer des problèmes : tout d'abord il faut les identifier, puis les trouver. Ce n'est pas non plus de toute facilité de trouver des traductions appropriées pour les titres des livres; ceux-ci sont souvent volontairement allusifs ou ambigus, ce qui peut rendre la traduction malaisée. Les allusions sont souvent à peu près impossibles à rendre en français (pensez p. ex. à l'expression *Frihet är det bästa ting*, qui reste pleine de connota-

tions pour un lecteur suédois, mais dont la traduction littérale *La liberté est la meilleure des choses* n'est qu'un lieu commun en français).

Les mots dits «culturels» donnent naturellement eux aussi bien du mal au traducteur. Il suffit de mentionner des mots comme *skare*, *dagsmeja*, *ståndscirkulation* et *smörgås* (le *smörgås* suédois n'a rien à voir, on le sait, avec le sandwich français) pour se rendre compte des difficultés devant lesquelles se trouve ici le traducteur. Le manque d'équivalents français dans ce domaine peut rendre la description du cadre d'un livre peu satisfaisante. Le traducteur a toujours la possibilité, certes, d'expliquer certains phénomènes essentiels à la compréhension du texte dans une préface.

Un problème encore plus grand, a conclu P. B., c'est la traduction d'un livre écrit en dialecte. Si l'on veut se servir d'un dialecte français en traduisant, trois conditions doivent être remplies : il faut que le traducteur connaisse un dialecte français, il faut que ce soit un dialecte qui convienne au texte en question, il faut que les lecteurs puissent comprendre le dialecte choisi. On comprend bien que normalement il faut renoncer à cette solution, utilisant à la place par exemple des tournures rurales quand l'occasion se présente.

P. B. a terminé sa conférence en soulignant encore une fois que la traduction, c'est à la fois liberté et esclavage, estime de soi-même et humilité, création et contrainte; bref, c'est une aventure incomparable!

Les conférences de Rune Ingo et de Philippe Bouquet ont en premier lieu porté sur des aspects généraux de la traduction; les autres professeurs ont soulevé des problèmes contrastifs plus spécifiques liés à la grammaire ou au lexique. J'en ferai ici des comptes rendus assez sommaires.

Odile HALMØY, professeur de français à l'Université de Bergen (Norvège), a fait un exposé sur les *Pronoms d'adresse en norvégien et en français*. Il s'agit donc d'une analyse contrastive vue dans une perspective norvégienne-française, tout en ayant des implications pédagogiques très nettes. C'est un fait bien connu que le tutoiement est beaucoup moins répandu en France que dans les pays scandinaves : en France, c'est le *vous* qui est la forme courante, pour ainsi dire banale, tandis qu'en Norvège (et dans les autres pays scandinaves), le *du (tu)* est tout à fait prédominant. Il y a en France, a souligné O. H., une résistance au tutoiement. Le tutoiement, certes, implique des choses différentes en France et en Scandinavie : en France, le tutoiement est lié à une intimité toute particulière et difficile à saisir pour les Scandinaves; ceux-ci tutoient souvent leurs interlocuteurs français sans y réfléchir, ce qui peut paraître très choquant à un Français. Les Scandinaves, dit O. H., ne connaissent pas le code et l'on ne saurait trop insister, dans l'enseignement du français, sur la différence de ces codes.

Quels sont donc les principaux paramètres du tutoiement en français? Les paramètres les plus importants sont, a expliqué O. H., l'âge (les jeunes se tutoient davantage que les gens âgés), la parenté (ceux qu'unissent des liens de parenté ont tendance à se tutoyer), le clan (ceux qui appartiennent à la même catégorie professionnelle, etc., se tutoient souvent) et la hiérarchie sociale (ceux qui sont au même niveau se tutoient avec plus de facilité que ceux qui appartiennent à des niveaux différents).

O. H. a fait voir des exemples tirés de son corpus, qui contient des textes littéraires modernes, norvégiens et français, et leurs traductions en français et en norvégien, respectivement, d'où ressort la difficulté qu'il y a à rendre toutes les nuances dans les traductions. La stratégie choisie pour traduire les pronoms d'adresse varie, cela va sans dire, d'un traducteur à l'autre. Quant à la traduction, O. H. se range du côté des ciblistes, c'est-à-dire qu'elle veut que la fonctionnalité dans la langue d'arrivée soit décisive pour le choix que fait le traducteur. Dans ce cas particulier, cela veut dire que l'on traduit un *du* norvégien par un *vous* français (et vice versa) si cela semble le plus naturel dans le contexte donné.

Dans le dialogue suivant, on peut voir que le *vous* sert à marquer qu'on veut garder la distance : – *On se tutoie?* – *Si vous voulez...*; il s'agit là, malgré la forme affirmative, d'un refus très net! En français, le *tu* peut aussi être employé pour in-

sulter quelqu'un, ce qu'on a pu constater dans certaines émissions de télévision françaises enregistrées par O. H. Dans ces enregistrements, on peut également constater qu'il y a très souvent, chez les Français, une hésitation devant le pronom d'adresse dans certaines circonstances, par exemple dans l'exemple suivant, relevé par O. H. : «Excusez-moi, excuse-moi...», *se reprit-elle*. Il est naturel que de telles hésitations ne soient pas toujours faciles à traduire dans les langues scandinaves.

Eva LARSSON RINGQVIST, maître de conférences de français et vice-présidente de l'Université de Växjö, a consacré sa conférence à *L'ordre des mots inversé en français et en suédois*. Elle est actuellement en train de faire des recherches sur la manière de poser des questions manifestée par des étudiants de français d'origine suédoise.

Dans le domaine de l'ordre des mots, le suédois et le français présentent, on le sait, des ressemblances fondamentales, mais il y a aussi de nombreuses différences, ce qui peut rendre intéressante une comparaison entre les deux langues. Tout d'abord, E. L. R. a souligné, en présentant des exemples de son corpus, que le caractère du sujet, le mot d'interrogation, le temps, le rythme et le contexte sont tous des facteurs très importants pour l'ordre des mots, en français aussi bien qu'en suédois (bien que tous ces facteurs ne soient pas d'importance égale dans les deux langues).

E. L. R. s'intéresse, entre autres, à l'emploi de *est-ce que*, se demandant par exemple quels sont les facteurs qui font utiliser *est-ce que* à un Français. Elle a pu constater que les étudiants suédois emploient *est-ce que* beaucoup plus fréquemment que ne le font les Français. L'emploi de *est-ce que* offre le temps de réfléchir un peu plus que ne le fait par exemple l'ordre des mots inversé (bien plus compliqué à manier d'ailleurs), ce qui n'est sans doute pas sans importance en ce qui concerne le choix des étudiants de français suédois. *Est-ce que* met aussi en relief de façon très nette qu'il s'agit d'une question, ce qui peut également être d'une certaine importance pour le choix de cette forme. E. L. R. a montré, en se servant d'analyses quantitatives effectuées en partant de son corpus, que les étudiants suédois, d'une façon générale, posent des questions d'une manière qui diffère de celle des Français. Il apparaît entre autres que les étudiants suédois emploient moins que les Français l'ordre des mots inversé dans les questions partielles (c'est-à-dire les questions qui demandent une autre réponse que *oui* ou *non*), chose qui mériterait une étude plus poussée.

Hanne KORZEN, maître de conférences de français à L'École des Hautes Études Commerciales de Copenhague (Danemark), a discuté trois phénomènes grammaticaux qui offrent des problèmes dans une perspective contrastive danoise-française, à savoir *Les attributs libres, les verbes perceptifs se/voir et la négation explétive*. L'attribut libre (*fritt predikativ* en suédois) existe dans les langues scandinaves aussi bien qu'en français mais n'a ni la même distribution ni le même comportement dans ces langues, chose qui a fait l'objet de recherches approfondies. Un attribut libre est un complément dont la présence n'est pas nécessaire à la grammaticalité de la phrase, autrement dit, il peut être enlevé à la phrase sans que celle-ci perde son caractère de phrase complète. Constatons tout d'abord que l'attribut libre est nettement plus courant en français que dans les langues scandinaves; on s'en sert souvent, par exemple, là où les langues scandinaves utilisent des propositions subordonnées : *Enfant, il vivait avec sa mère – När han var barn, bodde han hos sin mor; Travailleuse méthodique, Ferdinand augmentait sa clientèle – Eftersom Ferdinand gjorde sitt arbete grundligt, fick han fler kunder; Agée, elle avait gardé sa vivacité – Fastän hon hade blivit äldre, hade hon bevarat sin livlighet*. H. K. a présenté un exemplier très vaste et très varié relevant de ce domaine, tout en fournissant des analyses détaillées. La question de la définition de l'attribut libre, extrêmement épineuse, a été soulevée, donnant lieu à des discussions vives lors du colloque. De même, on a regardé différents facteurs, comme le lexique et la prosodie, qui jouent souvent un rôle important pour la prédication libre; ainsi, le fait que les verbes des langues scandinaves sont plus précis, plus porteurs d'information sémantique que ceux du français, leur confère une place plus importante dans la phrase, tandis qu'en français, c'est le substantif qui constitue l'élément principal de la phrase.

H. K. a continué sa conférence en faisant un compte rendu des différences qui concernent l'emploi du verbe danois *se* et son équivalent français *voir* (soit dit entre parenthèses que le comportement du verbe danois *se* est aussi, en gros, celui des *se* suédois et norvégien). H. K. a mis en relief, entre autres, une des caractéristiques propres au verbe français *voir* mais qui manque au verbe *se*, à savoir sa capacité à prendre un sujet «inanimé» (l'animisme du sujet); en français, il est très courant d'employer le verbe *voir* combiné avec un sujet inanimé, p. ex. *Chaque jour voit naître une découverte ...*, ce qui est impossible dans les langues scandinaves, où le verbe *se* ne peut se combiner qu'avec un sujet désignant une personne ou bien avec le sujet impersonnel *det*. La traduction «scandinave» de *voir* de la phrase citée serait *uppstår det, kommer det, ser man, etc., varje dag* ne pouvant donc pas dans ce cas remplir la fonction de sujet. Constatons que cet «animisme» du sujet du verbe *voir* est d'une très grande fréquence en français, chose qu'a montré H. K. à l'aide de nombreux exemples très pertinents.

Le verbe *voir* a de même un emploi très vaste en qualité de «verbe outil» du traducteur. On a souvent lieu de s'en servir comme équivalent de verbes à la forme passive des langues scandinaves, le passif étant d'un emploi nettement plus courant dans celles-ci qu'en français. En guise de comparaison, on peut citer l'exemple suivant : *De som hade önskat resa till Amerika förvägrades pass – Ceux qui avaient voulu partir pour l'Amérique s'étaient vu refuser leur passeport*. Au verbe *få* scandinave employé au sens passif correspond également, souvent, le verbe *voir*, p. ex. *få sig något tilldelat (= tilldelas något) – se voir décerner quelque chose*.

H. K. a terminé cette partie de sa conférence en parlant du «statut particulier» du verbe *voir*, c'est-à-dire l'emploi de *voir* dans des phrases où ce verbe est plus ou moins dépourvu de contenu sémantique, comme dans l'exemple suivant : *Je ne vois que Jean qui puisse le faire (= Il n'y a que Jean ...)*, correspondant en traduction à *Det är bara*. Dans ce contexte, nous trouvons aussi des expressions introductives telles que *voyons, voyez-vous, etc.*, utilisées principalement pour mettre l'accent sur l'énoncé, attirant ainsi l'attention de l'interlocuteur, et qui, elles, ont des équivalents dans les langues scandinaves : *seså, ser du, etc.*

En troisième lieu, H. K. a traité la négation explétive en français, notamment l'usage de plus en plus répandu qui consiste à combiner, fautivement, le *ne* explétif avec *pas*, ce qui donne lieu à de mauvaises interprétations susceptibles de provoquer des malentendus graves. En guise de comparaison, H. K. a mis en valeur les trois genres de négations «doubles» dans les langues scandinaves, à savoir :

- la négation syntaxique, qui est d'ailleurs celle qui ressemble le plus au *ne* explétif français : *Det var bara rådhighet som förhindrade att gärningsmannen inte slog ihjäl fler än två*;
- la négation morphologique : *Köpmannen har hela tiden förnekat att han var oskyldig*;
- la négation lexicale : *Därmed har hon förhindrat att både barn och vuxna har undgått att*

Comme il ressort des exemples cités ci-dessus, qui sont tous authentiques, le sens des phrases est exactement le contraire de celui visé, ce qui est dû à l'emploi fautif de la double négation. Grâce à l'exemplier très vaste qu'a présenté H. K., on a pu voir que ces fautes, souvent graves du fait que la double négation donne lieu à des contresens, sont très fréquentes de nos jours, dans la langue écrite aussi bien que dans la langue parlée. Il est donc possible de constater que dans les langues scandinaves aussi bien qu'en français, la double négation constitue un problème qui semble s'affirmer de plus en plus et dont les conséquences ne sont pas négligeables.

C'est Olof ERIKSSON qui s'est chargé de la dernière journée du colloque. Il a divisé en trois parties différentes son intervention : syntaxe contrastive, morphologie contrastive et lexicologie contrastive. Il a commencé par donner une définition de la traductologie ainsi que de la linguistique contrastive, deux disciplines dont les

définitions restent souvent floues et aux contours vagues. La traductologie, dit-il, examine le processus de traduction et ses mécanismes; c'est l'étude de ce processus qui est l'objet même de l'activité du traductologue. La traductologie est centrée sur le rôle du traducteur individuel, dont l'activité doit être mise en relief, et c'est dans le cadre de cette discipline que l'on peut se consacrer, entre autres, à la comparaison de plusieurs traductions d'une même œuvre. La linguistique contrastive, par contre, vise à trouver des différences fondamentales de structure entre les langues étudiées. Ici, l'étude des traductions n'est qu'un moyen d'établir de telles différences structurales. Dans la linguistique contrastive, le rôle du traducteur doit autant que possible être neutralisé pour garantir aux résultats obtenus une validité générale. Dans ce cas, on est obligé de tenir compte du problème relatif aux interférences susceptibles de se produire à l'occasion de la traduction d'une langue à une autre. Certains linguistes prétendent que l'on ne peut guère se servir de textes traduits pour faire des recherches en linguistique contrastive, point de vue que ne partage aucunement O. E. Il soutient pour sa part qu'il est tout à fait possible de se servir de textes traduits dans le domaine de la linguistique contrastive, pourvu que certaines conditions soient remplies : il faut que le corpus soit vaste et varié et il faut que les traducteurs impliqués soient de qualité, respectant la fidélité en traduction. Ces conditions remplies, on peut voir se détacher nettement des récurrences propres aux langues mises en contraste. O. E. a également tenu à souligner, à l'instar de bien d'autres, que ni la traductologie ni la linguistique contrastive n'ont pour objectif d'aider le traducteur dans son activité traduisante.

Ensuite, O. E. a discuté la structure phrastique du français par rapport à celle du suédois. Il y a à ce sujet de grandes différences entre les deux langues : le suédois aime exprimer par des propositions complètes des actions, des procès et des états, alors que le français préfère les constructions nominales, participiales et infinitivales. Tandis que le suédois est une langue orientée vers le verbe (fini), le français est fortement marqué par sa tendance à la nominalisation.

Dans la seconde partie de sa conférence, O. E. a évoqué la ressemblance frappante que montrent le suédois et le français en recourant à une neutralisation de l'accord de l'attribut après des sujets pluriels (ou en suédois des sujets singuliers au genre appelé «reale») pris au sens générique : *Soppa är gott* (< god) – *La soupe, c'est bon*.

Finalement, O. E. a soulevé une question de lexicologie contrastive en parlant de la traduction en français de mots à référence culturelle spécifique et désignant des baies, plus spécialement celle nommée en suédois *lingon*. Il a montré que les lexicographes et les traducteurs adoptent des stratégies différentes en traduisant un tel mot, manquant d'équivalent «direct» en français : le lexicographe choisit de préférence une adaptation basée sur un rapprochement par description (*airelle rouge* = «rött blåbär»), alors que le traducteur, se trouvant dans une situation plus libre, préfère généralement une adaptation basée sur un rapprochement par parallélisme (*airelle* (français méridional = «blåbär»), *framboise*, etc.).

Je continuerai ce compte rendu du colloque en parlant très brièvement des sujets traités par les autres participants. Parmi les postdocs, qui devaient, en principe, parler de leurs thèses, nous trouvons Antin Fougner Rydning de l'Université d'Oslo (Norvège), Sunniva Whittaker de l'Université de Bergen (Norvège) et Karin Tidström de l'Université de Stockholm (Suède).

La thèse de Antin FUGNER RYDNING s'intitule *Qu'est-ce qu'une traduction en langue B?* et l'auteur y traite, entre autres, l'évaluation des traductions, les facteurs qui influent sur la traduction et le genre de textes qui se prêtent le mieux à une évaluation qualitative. Dans ce cas particulier, il s'agit de l'évaluation réalisée à partir de traductions faites par des traducteurs dont la langue maternelle n'est pas identique à la langue d'arrivée, celle-ci étant leur première langue étrangère.

Sunniva WHITTAKER, dont la thèse a pour titre *La notion de gradation : applications aux adjectifs*, n'a pas parlé de celle-ci, préférant traiter une étude en cours, à savoir le concept de *modulation* appliqué à l'usage d'une langue métaphorique. Elle a comparé, entre autres, la langue métaphorique du domaine économique

et politique dans des textes norvégiens et français, arrivant à la conclusion que le français et le norvégien font appel à des concepts métaphoriques différents : le norvégien se sert, d'une façon générale, d'expressions plus concrètes que le français et les différences culturelles se reflètent nettement dans les métaphores employées dans ce domaine. S. W. affirme que sans une modulation, la traduction d'une métaphore peut devenir ridicule, voire incompréhensible, dans la langue d'arrivée. Grâce à des recherches poussées, il devient possible de dégager des différences entre les deux langues en ce qui regarde l'usage des métaphores, ce dont peut profiter le traducteur en choisissant la métaphore la plus appropriée dans le contexte donné.

Karin TIDSTRÖM vient de soutenir sa thèse intitulée *Traduction et réception en France de La Sonate des Spectres d'August Strindberg*. Elle y fait une comparaison entre deux traductions françaises de *Spöksonaten*, faites en 1926 et en 1960 respectivement, cette dernière ayant été remaniée en 1986. Comme il s'agit d'une pièce de théâtre, devant en premier lieu être jouée, non pas lue, le traducteur se trouve constamment devant le choix entre texte littéral et pièce jouable. Le problème n'est donc pas tout à fait le même que pour la traduction d'un roman ou d'un recueil de nouvelles et la question de fidélité acquiert ici une autre dimension. A cela s'ajoute le fait que *Spöksonaten* est une pièce de chambre, où il y a peu d'acteurs, peu de voix et où tout est en sourdine, chose qui ne facilite guère la traduction. K. T. tient à souligner que le traducteur doit toujours tenir présent le fait que ce texte est écrit en vue d'une représentation scénique, que le rôle du traducteur est ici de garantir la jouabilité de la pièce et qu'il faut à tout instant donner la priorité à celle-ci en traduisant.

Lors du colloque, quatre étudiants chercheurs ont présenté leurs travaux en cours en vue d'une thèse de doctorat : Michaëlle Cedergren de l'Université de Stockholm, Chantal Ottesen et Jean-Georges Plathner de l'Université de Växjö et Elisabeth Tegelberg de l'Université de Göteborg. Ces étudiants chercheurs ont parlé des hypothèses, des objectifs et des méthodes de leurs futures thèses ainsi que de certaines études préliminaires réalisées par quelques-uns d'entre eux. Leurs travaux prennent tous leurs points de départ dans une perspective contrastive suédoise-française. (Notons que les titres indiqués ci-dessous sont provisoires et ne constituent pas les titres définitifs des thèses projetées.) Le sujet qui occupe Michaëlle Cedergren est *La traduction ou la réécriture des citations bibliques chez Strindberg*; les recherches de Chantal Ottesen portent sur *Les marqueurs d'hésitation manifestés chez des étudiants de français suédois*; Jean-Georges Plathner s'intéresse, lui aussi, aux usages des étudiants de français suédois, plus précisément à *La concurrence entre le pronom personnel lui et le pronom réfléchi soi chez les étudiants de français suédois*; Elisabeth Tegelberg, finalement, fait des recherches dans le domaine de la lexicologie contrastive où elle examine *Les tendances généralisantes et analysantes dans la traduction de textes littéraires du suédois au français*.

Il y a eu encore des participants au colloque qui, même s'ils n'ont pas donné de conférence ou fait de présentation, ont pris part activement aux discussions, contribuant ainsi à la richesse de celles-ci : en premier lieu Marianne Hobæk Haff, professeur de français à l'Université d'Oslo, et les étudiants chercheurs Aude Boudard (Bergen), Birgitte Hein (Copenhague), Helle Khayat (Copenhague), Johanna Holmberg (Stockholm) et Jonas Winnerlöf (Stockholm).

Pour finir, il faut constater que ce colloque a été une véritable réussite de tous les points de vue : contenu des conférences et des présentations, animation des discussions, contacts établis et ambiance. *NorFA* est à féliciter d'avoir bien voulu miser sur ce colloque qui a fourni une occasion unique pour des chercheurs des pays nordiques s'intéressant à la traduction des langues nordiques au français de se réunir dans des conditions idéales.

Elisabeth Tegelberg